



**HAL**  
open science

# Le monde de l'Open data : les jeux sémiotiques et esthétiques de la “visualisation ” comme rhétorique de la transparence

Julia Bonaccorsi

## ► To cite this version:

Julia Bonaccorsi. Le monde de l'Open data : les jeux sémiotiques et esthétiques de la “visualisation ” comme rhétorique de la transparence . Sémir Badir; François Provenzano. Pratiques émergentes et pensée du medium, L'Harmattan, 2016. hal-01798455

**HAL Id: hal-01798455**

**<https://hal.science/hal-01798455>**

Submitted on 23 May 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# DRAFT - Novembre 2016

Julia Bonaccorsi. Le monde de l'Open data : les jeux sémiotiques et esthétiques de la «visualisation » comme rhétorique de la transparence .  
In Sémir Badir; François Provenzano. Pratiques émergentes et pensée du medium, L'Harmattan, 2016

## Le monde de l'Open data : les jeux sémiotiques et esthétiques de la « visualisation » comme rhétorique de la transparence

Julia Bonaccorsi

Le « nouveau monde des données » cité par Charles Nepote<sup>1</sup> de la Fondation internet nouvelle génération (FING) en France, peut être analysé comme un syntagme à tendance au moins incantatoire sinon performative. Ce « nouveau monde » de la « data » se caractérise comme un territoire à explorer et à défricher, doté de potentialités économiques (par l'entreprenariat numérique, l'innovation, la créativité), dans un environnement (vie quotidienne, politique, sociale) qui se traduit notamment par une reformulation de l'espace public selon le modèle de la « ville intelligente » (Picon 2013). Comment caractériser, par exemple, les données publiques que les administrations territoriales ouvrent ou « libèrent » aujourd'hui, transition définie par la notion d' « Open data » souvent rapprochée de celle de « big data », « deux termes apparus vers 2008 pour désigner des pratiques émergentes de diffusion et d'exploitation des données numériques » (Goëta 2015) ? Dans ce cadre référentiel imprécis et innervant les activités économiques comme l'action publique, de nouveaux types d'experts sont appelés à se distinguer (Paquienséguy 2016).

Ce chapitre souhaite présenter un cadre critique relatif à la caractérisation de la formation discursive de l'Open data, visant

---

<sup>1</sup> Enoncé que l'on retrouve dans plusieurs interventions orales (*Les Matinées de l'Open data en Rhône-Alpes*, 31 janv. 2014 ; #dataviz\_rra, 19 mai 2014).

à décrire et à qualifier les valeurs, les idéologies, les croyances, les cultures institutionnelles, les épistémologies qui donnent un sens situé, dynamique et en formation, à l'Open data. Il s'agit ici de considérer l'Open data à partir des matérialités discursives et signifiantes qui s'y réfèrent, en focalisant la réflexion sur une modalité singulière : la visualisation de données numériques. Ces représentations visuelles fondées sur la spatialisation ont modifié considérablement les modes de rationalité dans le secteur marchand comme dans l'espace public (Lloveria 2014), et constituent une convention commune dans le processus de traitement des données numériques (collecte, traitement, visualisation dynamique ; voir Boullier & Lévy 2016). Pour interroger ce que les praticiens désignent parfois comme des « dataviz », je m'appuierai sur une démarche ethno-sémiotique fondée sur une enquête de terrain<sup>2</sup> et sur l'analyse d'un corpus d'images constitué à partir des sites web de plusieurs agences (ou collectifs de graphistes indépendants<sup>3</sup>), enquête menée entre 2013 et 2014. Les différents sites web ont été analysés en fonction de trois angles principaux : celui de la caractérisation de l'énonciateur (son ethos), celui de la représentation spatialisée des relations entre l'écran et l'inscription (considérant les visualisations de données à mi-chemin entre écriture, édition et image), enfin celui de la qualification de l'activité de l'énonciataire (entre usage, lecture et spectacle).

Des travaux antérieurs ont mis en évidence plusieurs éléments d'analyse que je retiens sous forme de deux ensembles d'hypothèses pour la présente étude.

D'abord, les technologies numériques qui soutiennent cet espace discursif constituent un cadre idéologique, culturel et social, liées notamment à la textualité numérique et à l'écran électronique : interrogées comme des technologies intellectuelles et des modes de rationalité (Guichard 2008 ; Robert

<sup>2</sup> Observation de rencontres professionnelles en 2013-2014 et d'une exposition au sein de l'Hôtel de région Rhône Alpes, en partenariat avec les lycées (observation, collecte photographique, sources orales, recueil documentaire).

<sup>3</sup> *Dataveyes*, <http://dataveyes.com/#!/fr> ; *10h11*, <http://www.10h11.com/> ; *Askmedia*, <http://askmedia.fr/>, *Dataviz.im*, <http://www.dataviz.im/>. Je mobiliserai également deux plateformes de données ouvertes : *Smartdata Grand Lyon*, <http://smartdata.grandlyon.com/> ; *Toulouse Metropole Data*, <http://data.toulouse-metropole.fr/accueil>.

2001), ou appréhendées comme des pratiques à partir des acteurs (Dagiral & Peerbaye 2012), les technologies sont considérées comme des médiations techniques, symboliques et sociales. De nouveaux champs de compétences et de pratiques professionnelles émergent à la croisée du design, du graphisme, de la communication, de l'informatique (Lloveria 2014).

Ensuite, les collectivités et administrations publiques et locales (Régions, Métropole) doivent redéfinir et qualifier à travers l'Open data leur communication publique ou, plus finement, leur responsabilité politique et citoyenne<sup>4</sup>. La « transparence » est entendue ici non comme un objectif ou un état mais comme une véritable axiologie politique (Bacot *et al.* 2010) particulièrement congruente avec une poétique du médium numérique telle qu'elle a été décrite par Yves Jeanneret (2001) comme une « fabrique de l'évidence »<sup>5</sup>.

Dans le contexte des institutions publiques territoriales, l'enjeu du partage des représentations des données est également fondamental, tant pour le secteur public que pour les collectivités et le secteur privé. En cela, les travaux critiques qui ont porté sur la démocratie participative ont ouvert des pistes prometteuses<sup>6</sup> : notamment, sur la professionnalisation des acteurs, la production et l'utilisation de processus standardisés, la mise en œuvre d'une ingénierie de l'offre publique qui est marquée dans l'action publique par « une centralité donnée aux pratiques, aux discours et aux dispositifs relevant de l'information, de l'accès aux médias et de la médiation » (Ollivier-Yaniv 2013, p. 108). Analysé par Caroline Ollivier-Yaniv comme une véritable « rationalisation de la réflexivité » (*id.*, p. 109), le processus vise à donner à voir que « l'on fait de l'Open data » et d'en attester l'opérationnalité comme nouvelle politique

<sup>4</sup> Entretien avec Evelyn Ruppert, réalisé par P-S. Kadri, *Omniscience*, mis en ligne le 8 juillet 2014. URL : < <https://www.mysciencework.com/news/11398/l-open-data-est-il-un-leurre-politique>>.

<sup>5</sup> « L'illusion d'une transparence des informations [...] ne se réalise que dans la mise en visibilité de certains éléments et le masquage d'autres. Il suffit, pour s'en convaincre, de songer au sens que les informaticiens donnent au mot « transparent » : lorsqu'ils qualifient une procédure de transparente, cela signifie qu'elle ne sera pas visible de l'utilisateur, qu'elle lui sera littéralement masquée » (Jeanneret 2001, p. 45).

<sup>6</sup> Voir à ce sujet Gourgues *dir.* 2012.

publique. À ce titre, les visualisations de données numériques apparaissent particulièrement opératoires pour répondre à ces enjeux d'un « faire » et « dire sur le faire » (Lahire 2005, p. 141-159, cité par Ollivier-Yaniv 2013).

Ce sont ces circulations entre technologies, formes discursives (énonciations) et pensée démocratique (un « imaginaire politique » comme le dit Antoine Picon) que l'on peut approcher à partir d'un angle circonscrit, celui de l'administration territoriale et de l'urbain, en nous centrant sur l'analyse de sémiotisations singulières : les visualisations de données, ou datavisualisations.

Dans un premier temps, je souhaite caractériser le cadre référentiel que constitue l'Open data et la manière dont la visualisation est convoquée dans ce cadre par les acteurs publics et privés comme un régime communicationnel particulièrement opératoire pour répondre à l'enjeu de « transparence ». Dans un second temps, sur la base d'un corpus de datavisualisations, j'interrogerai les propriétés sémiotiques et médiatiques de ce « tropisme visuel » (Klinkenberg 2010) en tant que motif communicationnel.

#### 1. L'Open data : un champ, un écosystème, un monde ou un marché ?

D'un point de vue empirique, il est possible de considérer que l'Open data aujourd'hui en France désigne à la fois : des tableaux de « données brutes » ; des « jeux de données », des « données libérées » ; des tables-rondes, des dataviz, des data, des appli, des experts, des acteurs politiques, des start-up ou des entrepreneurs du web, des graphistes, des informaticiens, des infographies (qui sont aussi des dataviz ou des datavisualisations mais en sont souvent distinguées) ; des expositions, des actions auprès des publics scolaires ; la ville intelligente, la ville en biens communs. L'Open data se définit par ses inscriptions, ainsi que Sarah Labelle l'a analysé à propos de l'annonce de la « société de l'information » comme un « credo politique et économique » (Labelle 2001, p. 66) : « le statut conféré à la « société de l'information » par les acteurs politiques, scientifiques et médiatiques ne correspond pas

seulement à une exigence sociale : il se définit d'abord par la teneur acquise dans les textes » (*ibid.*).

Comment donc délimiter l'Open data en observable ? L'emploi de la métaphore sociologique du « champ » convient difficilement en raison du flottement des frontières, de la fébrilité des espaces de pratiques, particulièrement perméables, peu stables et ne présentant pas de caractère autonome, des normes complexes et variables, et *in fine* ne faisant que peu système. La métaphore du « monde » semble en revanche plus adéquate : un espace délimité, animé par des forces sociales et fondé sur l'ajustement et la négociation ; les acteurs y « développent graduellement leurs lignes d'activité, prenant note de la façon dont les autres répondent à ce qu'ils font, et en ajustant ce qu'ils vont faire de manière à essayer de faire en sorte que cela convienne à ce que les autres ont fait et vont probablement faire » (Becker 2006, p.13). Le terme de « monde » présente également l'intérêt de se situer à la frontière entre la notion de champ et celle d'écosystème, métaphore organique particulièrement mobilisée dans le domaine économique (on parlera par exemple d'écosystème d'affaires) et qui suggère un parfait équilibre ou un consensus entre les acteurs, tel qu'il se trouve formalisé par le réseau. Des formules comme « l'écosystème des acteurs de l'Open data » ou « l'écosystème des données », sont le signe d'une catégorie plastique, apparemment neutre et apolitique — l'écosystème renvoie aussi bien au « marché » qu'à la « politique publique » — et dont les limites conceptuelles sont perceptibles (Paquienséguy 2016).

Considérons, ainsi, que les « professionnels » ou praticiens de l'Open data investissent un monde qu'ils participent à définir par leurs pratiques, les objets et les matérialités significatives qu'ils produisent et interprètent, plutôt qu'ils ne s'inscrivent dans un écosystème reposant sur une dynamique autonome, notamment mue par un objectif d'innovation.

De manière similaire à l'analyse de la dynamique de professionnalisation de la démocratie participative (Nonjon 2012) mais dans un mouvement peut-être accéléré, les militants de l'ouverture des données font chemin avec d'autres acteurs, privés, que sont les entrepreneurs du numérique (rassemblant

au sein d'agences des designers, *Data Analyst*, développeurs...). Les institutions publiques jouent quant à elles le rôle d'animateurs, rendant possible, sinon la convergence, du moins la cohabitation d'objectifs distincts : celui d'une information publique diffusée selon les termes de la loi CADA<sup>7</sup> (« les données libérées ») ; celui du développement économique (pôles de compétitivité, incubateurs, recours à des prestataires...<sup>8</sup>). Intervient donc également, sur ce nouveau « marché », un ensemble d'acteurs travaillant sur le modèle de l'agence (ainsi que, parfois, sur le modèle du secret industriel). Il apparaît que le monde de l'Open data se formalise partiellement comme un marché dans lequel la production de visualisations est un segment.

Pour les acteurs publics, l'ouverture des données et leur mise à disposition intègre un geste politique d'affirmation de la transparence : les « jeux de données » produits par ces acteurs publics constituent des ressources d'interprétation et de connaissance du territoire dans toutes ses dimensions et engagent *a priori* la possibilité d'un meilleur exercice de la citoyenneté. Remarquons que cette « mise à disposition », selon l'expression consacrée<sup>9</sup>, est enrichie dans plusieurs plateformes d'ouverture par d'autres acteurs que les collectivités locales (les organismes publics, par exemple, ou les sociétés de transports) qui interviennent et produisent des données sur le même territoire. Comme je l'ai évoqué précédemment, il s'agit également de rendre compte et de démontrer l'investissement

<sup>7</sup> Loi Commission d'accès aux documents administratifs, juillet 1978 puis 2005 (la loi prévoit la possibilité de réutiliser les informations publiques à d'autres fins que celles pour lesquelles elles sont détenues ou élaborées).

<sup>8</sup> Voir Etalab, service chargé de l'ouverture des données publiques et du développement de la plateforme française de l'Open data (service du Premier ministre) : « Etalab et ses partenaires, acteurs de l'innovation, présentent Dataconnexions – leur programme d'incitation à la réutilisation des données publiques. » <<http://www.etalab.gouv.fr/pages/presentation-6371441.html>>.

<sup>9</sup> La « mise à disposition » renvoie en particulier à la définition des droits de concession des données. Voir : Extrait du compte-rendu du Conseil des ministres du 31 août 2011 : « La ministre du budget, des comptes publics et de la réforme de l'Etat, porte-parole du Gouvernement, a présenté une communication relative à la mise à disposition des données publiques et à la création du portail [data.gouv.fr](http://data.gouv.fr) ».

de l'institution publique, dans une certaine mesure, de « réaliser » le geste politique (Ollivier-Yaniv 2003).

La publication de plateformes de données ouvertes comme *Smartdata* pour le Grand Lyon<sup>10</sup> ou *Toulouse Data Métropole*<sup>11</sup> est une forme de mise en visibilité du procès de l'Open data observable à partir de l'organisation documentaire des sites et la configuration éditoriale, ainsi que l'ont montré Sarah Labelle et Jean-Baptiste Le Corf : « Les modes de communication (très uniformisés comme nous l'avons vu) sont considérés par les acteurs comme les moyens d'atteindre cette ambition de définir un nouveau cadre partenarial dans la production de services publics et de créer un environnement documentaire informatisé propice à la réinterprétation des données dans d'autres contextes sociaux » (Labelle & Le Corf 2012, p. 70).

Un autre régime de médiation relève de la mission de formation des citoyens et porte directement sur la transmission des compétences numériques et les dispositifs de « médiation culturelle de la donnée », selon une formule constituée à partir du syntagme « culture de la donnée » ou « culture des données » utilisée pour désigner l'appropriation et les enjeux de savoir qui en découlent<sup>12</sup>. Cette culturalisation de l'Open data s'appuie particulièrement sur l'éditorialisation des données par des services (des applications appuyées sur des données de géolocalisation) et dans des dispositifs de médiation où la visualisation constitue une forme partageable. Ainsi, je citerai les exemples de deux expositions de dataviz qui ont eu lieu à quelques semaines d'intervalle à Lyon (Projet Région / Lycées)

<sup>10</sup> « SmartData est une plate-forme de mise à disposition de données qui vise à répondre aux enjeux de la métropole intelligente. En donnant un large accès aux données publiques, cette démarche participe au dynamisme du territoire en favorisant la création de services et la participation citoyenne. » URL : <<http://smartdata.grandlyon.com/comprendre-la-demarche/>>.

<sup>11</sup> « Partant du constat que l'ouverture des données va créer entre les collectivités et les citoyens une relation nouvelle, qu'il s'agit d'une opportunité économique pour le tissu très riche en entreprises innovantes de Toulouse et de son agglomération et au-delà de l'obligation légale qui est la leur, les collectivités toulousaines (la Communauté Urbaine de Toulouse Métropole et ses communes membres) ont décidé de libérer leurs données. » URL : <<http://data.toulouse-metropole.fr/le-projet>>.

<sup>12</sup> La FING et Infolab.



et Grenoble (exposition nationale itinérante) au printemps 2014<sup>13</sup>.

L'analyse des visualisations et de leur fonctionnement sémiotique offre une perspective qui nous place « au bord du politique » (Rancière 2004), là où s'engage la possibilité d'un partage des représentations, particulièrement souhaité par les acteurs publics.

## 2. Le spectacle de la visualisation<sup>14</sup>

Comme on peut le voir avec le collectif *Dataviz.im*, ces acteurs interviennent comme experts de la médiation de la datavisualisation mais sont également prestataires en communication visuelle et producteurs de *dataviz* : « Vos données enfin compréhensibles »<sup>15</sup>. Dans cette deuxième partie, je vais analyser plus particulièrement sur un corpus de sites web de plusieurs agences en observant les mises en discours de la visualisation, à travers les pages d'accueil des sites, les présentations des agences (proposées sous les onglets « Manifeste », « Philosophie », « About Us »...) et les « portfolios » ou présentations de projets réalisés.

Quelques précautions s'imposent : si les exemples ici analysés relèvent d'images fixes, il s'agit de considérer le « visuel » saisi dans sa dimension processuelle et non par l'image comme résultat (Bonaccorsi & Jarrigeon 2014), en s'attachant à l'analyse des chaînes de pratiques de production et de justification des images médiatisée par ces agences. De ce point de vue, la « visualisation » est définie dans sa vie sociale pour produire une connaissance située et attentive à l'historicité des formes et des modèles d'images, à la généalogie des pratiques, aux effets de sens de « l'énonciation visuelle » (Fontanille 1985).

<sup>13</sup> Expoviz, <http://expoviz.fr/>, consulté le 14 juin 2014 ; *Dataviz in the city*, Grenoble, juillet 2014 ; Exposition #dataviz\_rra, Région Rhône-Alpes, Lyon, mai 2014.

<sup>14</sup> Je reformule ici un énoncé du collectif néerlandais *Metahaven*, titre d'un article du supplément *Next de Libération*, « La visualisation de données devient son propre spectacle », interview par Marie Lechner, 29 mai 2013.

<sup>15</sup> *La datavisualisation à portée de clic*, <http://www.dataviz.im/>

Il importe également de rattacher ces visualisations à des savoir-faire documentaires relevant de pratiques de la statistique et de l'indexation et donnant lieu à des représentations graphiques (Bertin 1967). Depuis le milieu des années 1990, l'information numérique et numérisée, de même que l'expansion du web constituent des objets majeurs des recherches de conception de représentations graphiques et interactives d'informations (Cupelli & Friedrich 2008). La place de la cartographie n'est pas la moindre dans ces projets, oscillant entre ontologie et représentation / artefact (Courbières 2011).

Ensuite, comme l'a montré également Caroline Courbières, les langages documentaires sont des systèmes de représentation des connaissances et induisent un stéréotypage qui repose sur des processus de figement (liens hiérarchiques entre des unités) et de fragmentation documentaire (associations sémantiques qui « projettent le signifié de l'unité dans un (ou plusieurs) autre(s) domaine(s) que sa classe d'inscription première » [*id.*, p. 97]). En cela, les langages documentaires sont bien « institués » et « instituants », prévoyant des parcours interprétatifs, tout comme ils reconduisent dans leur élaboration autant de lieux communs (*id.*, p. 106). Dans la perspective qui est la mienne, le discours documentaire dont relève la visualisation de données en tant qu'organisation de l'information comporte une dimension iconique première qui introduit une sémiotique différente, légitimée justement par sa capacité à faire voir « l'invisible »<sup>16</sup>.

Enfin, les modes d'organisation des textes à l'écran et les interfaces graphiques (des supports formels) « sous-tendent notre relation au texte » (Pignier 2010, p. 22) et suggèrent autant de relations culturelles et signifiantes fondées sur des métaphores qui définissent les cadres de l'énonciation.

Dans une certaine mesure, la question de la visibilité est particulièrement tissée avec celle de l'information (et, par là, avec le principe de publicité). La visibilité contribue à reformuler l'activité critique comme une activité de dévoilement voire de démystification : d'une part, le geste de mise à disposi-

<sup>16</sup> Les cartographies du web analysées par Franck Ghitalla (2008) sont ainsi renommées « vues ».

tion des données est défini comme une preuve de transparence informationnelle voire politique, ainsi que je l'ai présenté dans la première partie ; d'autre part, le calcul des données et la représentation de leur analyse sont considérés comme des indices de l'appropriation de la chose publique par la société civile et ses représentants (médias experts, entrepreneurs, citoyens). Le slogan de la transparence se greffe sur un privilège cognitif associé traditionnellement à la vision ; or, avec l'Open data, le rapport entre transparence et vision est, dans les faits, de nature bien plus paradoxale.

Comme le souligne Patrice Flichy, « la visibilité de l'information n'est toujours que partielle. Plus les systèmes sont complexes, plus ceux qui peuvent les appréhender globalement sont rares. Les big data comme le cloud computing constituent incontestablement des facteurs d'invisibilité » (Flichy 2013, p. 90).

On peut relever en outre que la transparence ne relève pas seulement de la visibilité d'informations et des expertises nécessaires pour les appréhender, mais également de la sémiotisation de la « transparence » comme valeur même des données numériques. Dans le monde de l'Open data, faire des données des ressources implique qu'elles acquièrent une valeur économique (une « monétisation ») : leur attribuer une valeur politique et sociale en amont fait partie du processus de valorisation, projet que la mise en « vues » par la visualisation sert avec bénéfice, même s'il ne permet pas une meilleure « vision » de l'information. Les expositions citées précédemment en sont une manifestation.

Observons maintenant plus finement cette relation problématique et paradoxale entre transparence et information, telle qu'énoncée par des acteurs singuliers dans le monde de l'Open data : les agences. Les agences qui nous intéressent ici sont toutes françaises (Paris, Grenoble et Bordeaux, seule l'une d'elle, 10h11, annonce avoir une antenne au Québec) et font de leur site une démonstration en acte de leur savoir-faire.

### 2.1 *Dataveyes* : un ethos d'expert sur la donnée numérique

Le site web de *Dataveyes* mise sur une esthétique faisant la part belle aux métaphores organiques et construisant un ethos

d'expert, voire un « ethos de l'intelligence scientifique » (Pignier, 2008 : 85), tout en présentant un récit de la méthode sur le mode des « études de cas » pour « briser l'opacité des algorithmes ».



Fig. 1 : Introduction, Agence *Dataveyes*, <http://dataveyes.com/#!/fr>. Consulté le 26 octobre 2016.

Dans l'exemple qui précède, le déplacement de l'énoncé « Interaction homme-machine » à « Interactions homme-donnée » est manifeste d'une certaine prétention scientifique qui fait référence à l'histoire de l'informatique et des réseaux informatisés et place ainsi l'agence en position de chercheur théoricien.

Du mariage du storytelling (perceptible dans l'écriture même des conférences données par les membres de l'agence) et de l'information publique naît un drôle de produit : l'identité visuelle de l'agence fondée sur un logo « vivant » définit un espace d'énonciation positionnant l'utilisateur dans une activité de perception en immersion. Le logo lui-même semble une data-visualisation et l'animation des « données » montrées comme des insectes ou des étoiles dans un ciel noir engage un rapport merveilleux et synergique de la donnée avec la surface de l'écran.

L'Open data prend place dans un univers qui sémiotise d'abord la marque de l'agence *Dataveyes* de manière à en

légitimer l'expertise : l'agence avec ses membres définit ainsi son autorité et son auctorialité (« notre vision »).

Dans la section « Nos derniers projets », les images extraites de ceux-ci, graphiquement similaires, présentent des projets très différents dans une organisation documentaire de type carrousel. Pendant de cet archivage organisé par type de projet, l'« étude de cas » répond à la logique de la coulisse et permet à l'agence de montrer le processus : celui de la réalisation de la visualisation. La transparence est mise en scène à travers des objets, des schémas, une frise chronologique.

La transparence apparaît ainsi sémiotisée sur le modèle du projet comme organisation du travail : le livrable (l'image fixe ou dynamique) est le résultat d'une expertise dans la production.

## 2.2 Ask Media : la visualisation de données comme média

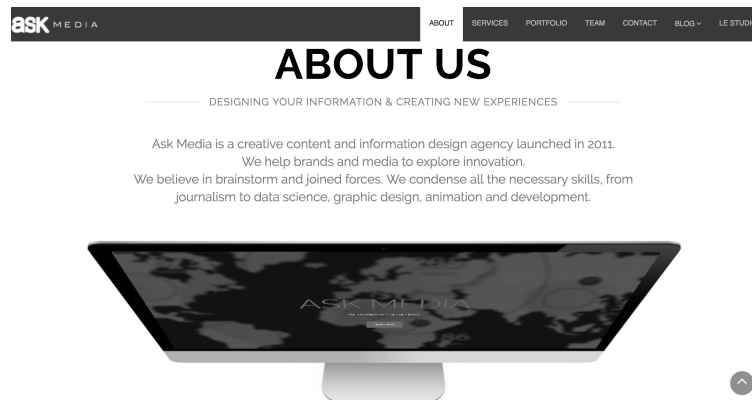


Fig. 2 : Ask Media, <http://askmedia.fr/>. Consulté le 26 octobre 2016.

*Ask Media* introduit l'utilisateur par une interface qui est une métaphore d'écran : d'abord, c'est l'image du planisphère, marqué par des chiffres et des tracés qui, comme un écran de télévision (l'image floutée semble extraite d'un document télévisé), connote l'univers de l'information (le générique d'un JT) redoublé par le nom de l'agence : internationale, atemporelle, synchronique, objective. Le nom de l'agence engage une autre comparaison portant sur le geste de recherche d'infor-

mation propre à l'organisation documentaire numérique : *Ask Media*, comme *Ask Google*, suggère ainsi des valeurs nouvelles à la datavisualisation par la référence implicite aux moteurs de recherche plein texte. Ces valeurs de simplicité et d'usage « intuitif » convergent avec les options graphiques développées ci-dessus.

L'entrée dans le site est réalisée en faisant tourner un petit rectangle rouge (comme un objet) : le support formel de l'image télévisuelle, réinscrit dans un support (l'ordinateur) est ainsi retourné, et dans la présentation-manifeste de l'agence qui suit, l'utilisateur survole un écran plat, comme s'il s'agissait de le faire passer de l'autre côté du miroir.

La visualisation s'inscrit dans une panoplie de services de contenus créatifs, qui se présentent par leur qualité esthétisante : « not only ideas but ideas that lead to beautiful creations »<sup>17</sup>. De ce fait, la visualisation de données est bien intégrée à cet ensemble, allant de l'infographie (dont elle est distinguée), au motion design, à la gamification, au site web, aux applications mobiles. Dans le portfolio, les différentes productions sont présentées par une image fixe, selon une grille modulaire structurée par des cadres d'écran (des captures).

La référence intermédiatique au journalisme construit un cadre d'énonciation singulier, au carrefour de la communication et du datajournalisme. La datavisualisation est renvoyée à son usage (pour un autre média, pour une marque) : sur le même fond d'écran blanc, elle apparaît comme un document prêt-à-l'emploi : elle attend son éditorialisation. Cet exemple met particulièrement en relief l'ambiguïté médiatique de la visualisation comme énonciation visuelle : document de communication graphique ou investigation (datajournalisme). L'ethos d'Ask Media met en tension ces deux pôles. La transparence est dans ce site particulièrement paradoxale, faisant des médiations graphiques, formelles et médiatiques — plutôt que de l'information elle-même — les éléments de la compétence de l'agence, tout en référant à une conception de la transparence, celle du journalisme, qui relève de l'enjeu de publicité. La question de la « donnée » est cruciale : est-elle donnée, justement, ou recherchée ?

<sup>17</sup> Our Services, <http://www.askmedia.fr/>

### 2.3 10h11 : la visualisation de données comme garantie de la transparence

10h11 offre un troisième exemple : cette agence se définit comme une « société de communication et de datavisualisation ».



Fig. 3 : 10h11, <http://Open.data.10h11.com/>. Consulté le 26 octobre 2016.

Le site web est structuré par grands aplats colorés qui articulent l'organisation documentaire du site selon un code couleur, un usage de formes graphiques simples, arrondies, contrastées. La « vision du numérique » est celle d'une traduction des données, découpée en trois phases : analyse, design, communication. Sous cette forme, l'agence « développe, monétise et communique sur vos données / passez de data complexes à une visualisation innovante imaginons du sens, de la couleur et des formes à vos données »<sup>18</sup> ; il s'agit de produire, à partir de données fournies par l'annonceur, un nouveau support de communication. Schématisée par trois phases successives, la visualisation est associée à l'idée de clarté, plutôt que de mise en visibilité.

La présentation des projets réalisés et présentés au format des écrans de smartphone conduit à intégrer ceux-ci selon une

<sup>18</sup> 10h11, <http://www.data.10h11.com/#anchor>

dimension ludique : le bandeau de couleur situé en bas des rectangles introduit une référence à des jeux de cartes, de même le mouvement que l'utilisateur du site peut effectuer au passage de la souris évoque le jeu *Memory* : les « cartes » se retournent. L'opacité produite par le remplissage des couleurs définit une esthétique de la visualisation qui mobilise l'écran comme surface à remplir. Si l'interface graphique figure « un lieu d'ancrage de l'information perceptible par l'utilisateur »<sup>19</sup>, ici, celui du support matériel de la carte-fiche renvoie à une pratique documentaire faisant des visualisations des objets finalisés et détachés des données.

Ces trois exemples révèlent trois conceptions de la visualisation qui interprètent des modèles professionnels différents : ceux du journalisme, de la communication visuelle et du web.

Ces modèles vont intégrer à divers titres la problématique des données ouvertes et participer au monde de l'Open data : les métaphores des interfaces graphiques des sites web définissent ainsi des rapports entre les données et leurs représentations visuelles différentes. Si, pour *Dataveyes*, le logo « vivant » promet des données toujours actualisées, instruisant la mise en lisibilité d'un texte « non encore écrit », *Ask Media* articule datajournalisme et communication pour former un hybride singulier : celui d'une information à la fois mathématique et sociale. Enfin, *10h11* situe l'Open data comme une problématique parmi d'autres dans une organisation documentaire des projets qui les édite comme des objets clos : la carte de la Mairie de Bordeaux (« Touchons aux données de la ville ! ») fait image plutôt que visualisation. Cliente, la collectivité se positionne dans une situation proche de celle observée à propos des kits standardisés de la démocratie participative : la visualisation sert autant à faire transparence (un outil) qu'à démontrer la bonne volonté de la ville.

La Mairie de Bordeaux fait appel à 10h11 pour mettre en avant la croissance digitale au sein de la Ville de Bordeaux. Dans une optique de transparence, cette visualisation de données simple

<sup>19</sup> Pignier & Drouillat 2010, p. 126.



et compréhensible devient un outil d'aide à l'information et de transparence en faveur du citoyen<sup>20</sup>.

### Conclusion

Pour conclure, j'aimerais souligner qu'à la manière d'une fantasmagorie, la visualisation est à la fois forme matérielle et expérience, à la croisée de la modernité technique et de l'illusion (Benjamin 1939<sup>21</sup>). Les jeux esthétiques et sémiotiques des visualisations engagent une rhétorique de la transparence soutenue par une logique double.

D'abord, le design numérique produit un jeu avec la surface de l'écran dans les métaphores qu'il mobilise dans ses interfaces, qui la situe tour à tour comme vue (zoomer, dézoomer) et cadre d'apparition (métaphore de la profondeur, ciel) ou comme support de présentation (opacité, aplats, grammaire des signes). Le regard rétrospectif sur trente ans de publicités pour les ordinateurs a montré le déplacement opéré pour le statut du texte numérique, depuis un objet *calculé* jusqu'à un objet *édité* (Bonaccorsi 2012).

Ensuite, ces figurations rhétoriques de la transparence (paradoxale avec l'épaisseur des médiations techniques, graphiques et éditoriales en jeu) peuvent être appréhendées comme un imaginaire de l'efficacité technique, en reprenant ici l'analyse historicisée d'Antoine Picon. Ce dernier rappelle en effet les liens entre la production des machines et des techniques et les modèles de pensée : « C'est bien à des types historiquement déterminés de rapports à la matière, à l'espace et au temps que renvoient les images de l'ordre et de la proportion, ou encore celles de la circulation et de l'écoulement, à partir desquelles s'organisent respectivement la pensée technique du XVII<sup>e</sup> siècle et celles des Lumières » (Picon 2001, p. 46). La réflexivité méthodologique des Lumières se voit ainsi réalisée par la méthode analytique des représentations dans les planches de l'Encyclopédie.

---

<sup>20</sup> 10h11, <http://www.10h11.com/client-29>

<sup>21</sup> À propos de l'écran, nous avons développé cette analyse dans Bonaccorsi 2012.

Surtout, Picon soulève à propos des médias informatisés que « tout se passe comme si ces technologies étaient les mieux à même d'exprimer le sens des transformations en cours, que ce soit par leurs propriétés intrinsèques ou par le jeu incessant des images et des métaphores qui se saisissent de ces propriétés pour les extrapoler en direction des mondes physique et social » (*id.*, p. 43).

Les procès d'éditorialisation visuelle des données publiques énoncent une modélisation calculée en même temps qu'une modalisation épistémique (celle du visible ; voir Beyaert-Geslin 2009, p. 63) par la pensée matricielle (celle de la visualisation) qu'elles incluent dans leur design. Les grammaires esthétiques et formelles définissent une transparence uniforme et interchangeable (les codes visuels pouvant servir n'importe quel projet, voire supporter la communication institutionnelle de l'agence) : surtout, si l'énonciation visuelle de l'Open data définit comme continu le lien entre les données et leurs représentations, celui-ci est rendu au contraire discret par les spécificités du monde de l'Open data qui tient ensemble démonstration de la transparence (donner un usage aux données ouvertes) et développement d'une économie fondée sur ces ressources<sup>22</sup>.

#### Références bibliographiques

- Bacot Paul *et al.* 2010. « Le discours politique n'est pas transparent. Permanence et transformations d'un objet de recherche », *Mots. Les langages du politique*, 94, p. 5-9.
- Becker Howard S. & Pessin Alain (2006). « Dialogue sur les notions de Monde et de Champ », *Sociologie de l'Art*, 1 (OPuS 8), p. 163-180.
- Benjamin Walter (1939). « Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle », *Œuvres 3*, Paris, Gallimard (= Folio), 2000.
- Bertin Jacques (1967). *Sémiologie graphique*, La Haye et Paris, Mouton et Gauthier-Villars.

<sup>22</sup> Ce chapitre est la version remaniée d'une communication présentée dans le panel « Towards transparent societies? International Perspectives on Open Government, Open data & Transparency Research » organisé par Sarah Labelle et François Allard-Huve lors du 23<sup>e</sup> Congrès mondial de Science politique, IPSA, 23 juillet 2014, Montréal.

- Beyaert-Geslin Anne (2009). « La photographie aérienne, l'échelle, le point de vue », *Protée*, 37-3, p. 57-64.
- Bonaccorsi Julia (2012), *Fantasmagories de l'écran. Pour une analyse visuelle de la textualité numérique*, Celsa-Paris Sorbonne, HDR en Sciences de l'information et de la communication.
- Bonaccorsi Julia & Jarrigeon Anne (2014). « Introduction : visualisations urbaines et partage des représentations », *Communication & langages*, 180, p. 25-30.
- Bonaccorsi Julia & Nonjon Magali (2012). « La participation en "kit" : l'horizon funèbre de l'idéal participatif ? », *Quaderni*, 79, p. 29-44.
- Courbières Caroline (2011). « Stéréotypage et artifice documentaire », *Communication & Langages*, 170, p. 97-106.
- Cupelli Jessica & Friedrich Valérie (2008). « Quelques repères bibliographiques sur la notion de visualisation d'information », in Chauvin S. dir., *Information et visualisation*, Toulouse, Cepad, p. 307-321.
- Flichy Patrice (2013). « Rendre visible l'information », *Réseaux*, 178-179, p. 55-89.
- Dagiral Éric & Peerbaye Ashveen (2012). « Les mains dans les bases de données. Connaître et faire reconnaître le travail invisible », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 6/1, p. 191-216.
- Fontanille Jacques (1989). *Les espaces subjectifs. Introduction à une sémiotique de l'observateur*, Paris, Hachette.
- Ghitalla Franck (2008). « La "Toile Européenne". Parcours autour d'une cartographie thématique de documents web consacrés au thème de l'Europe et à ses acteurs sur le web francophone », *Communication & Langages*, 158, p. 61-77.
- Goëta Samuel (2015). « Un air de famille : les trajectoires parallèles de l'Open data et du big data », *Informations sociales*, 191, p. 26-34.
- Gourgues Guillaume dir. (2012). *Produire la démocratie, ingénieries et ingénieurs de l'offre publique de participation*, *Quaderni*, 79.
- Guichard Éric (2007). « L'Internet et le territoire », *Études de communication*, 30, p. 83-98.
- Klinkenberg Jean-Marie (2010). « De la référence à la modélisation : les transformations de l'image scientifique », *Visible*, 6, p. 143-155.
- Labelle Sarah & Le Corf Jean-Baptiste (2012). « Modalités de diffusion et processus documentaires, conditions du "détachement" des informations publiques. Analyse des discours législatifs et des

- portails Open data territoriaux », *Les Enjeux de l'information et de la communication*, 13/2, p. 59-71.
- Labelle Sarah (2001). « La société de l'information », à décrypter ! », *Communication & Langages*, 128, 2001, p. 65-79.
- Lahire Bernard (2005). « Logiques pratiques : le "faire" et le "dire sur le faire" », in *Logiques pratiques. L'esprit sociologique*, Paris, La Découverte, p. 141-159.
- Lloveria Vivien (2014). « Data design-moi un mouton. De la data visualisation au data storytelling chez Michael Paukner », *Communication & Organisation*, 46-2, p. 99-112.
- Nonjon Magali (2014). « De la "militance" à la "consultance" : les bureaux d'études urbaines, acteurs et reflets de la "procéduralisation" de la participation », *Politiques et management public* [en ligne], 29-1, <http://pmp.revues.org/4760>.
- Ollivier-Yaniv Caroline (2003). « Les communicants gouvernementaux au secret : croire et faire croire à la transparence politique », *Quaderni*, 52, p. 105-115.
- Ollivier-Yaniv Caroline (2013). « Communication, prévention et action publique : proposition d'un modèle intégratif et configurationnel », *Communication & Langages*, 176, p. 93-111.
- Paquenseguy Françoise dir. (2016). *Open data. Accès, territoires, citoyenneté : des problématiques info-communicationnelles*, Paris, Éditions des Archives contemporaines.
- Picon Antoine (2001). « Imaginaires de l'efficacité, pensée technique et rationalisation », *Réseaux*, 109, p. 18-50.
- Picon Antoine (2013). *Smart Cities : Théorie et critique d'un idéal auto-réalisateur*, Paris, Éditions B2.
- Pignier Nicole & Drouillat Benoît (2008). *Le webdesign. Sociale expérience des interfaces web*, Paris, Hermès Lavoisier.
- Rancière Jacques (2004). *Au bord du politique*, Paris, Gallimard (= Folio).
- Robert Pascal (2001). « La logistique du politique : de l'architecture aux machines à communiquer », *Quaderni*, 43, p. 5-18.

